

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



Les caprices de la température ont leur ricochet sur la mode. A l'heure qu'il est, dès que le temps se met au froid, les femmes se couvrent de fourrures; mais qu'une belle journée, accompagnée

d'un genre tout nouveau, composée de cordons de roses pompons, reliées entre elles par un petit rouleau de marabouts. Cet agrément, disposé en long sur le premier collet, se retrouve au-dessus des effilés qui complètent l'ornementation de la czarine;

La *galathée*, petit manteau de printemps en taffetas: trois gros plis de chaque côté, dans l'ampleur du manteau, forment la manche. C'est d'un effet très pittoresque et très joli. La *galathée* s'est enrichie de plusieurs rangs de dentelles à dents aiguës, bordées d'un petit effilé plume très vaporeux. Au bord, tout autour du manteau, flotte un haut effilé surmonté d'une passementerie mousse.

Mais, parmi toutes ces charmantes nouveautés, celle qui nous a frappé par son élégance et sa distinction, quoique d'une grande simplicité, c'est l'*archi-duchesse*, mantelet-pèlerine en moire antique, de nuance *mode*, garni de dentelle noire. L'*archi-duchesse*, qui forme mantelet à pans carrés devant, est rehaussée, tout autour, d'un haut volant de plis creux en étoffe pareille. Ce volant est bordé par une dentelle noire, haute de 3 centimètres, posée à plat en entre-deux, et recouvert d'un haut volant de dentelle noire qui s'arrête à 6 centimètres du bord du volant de moire antique. L'ornement se complète par de petites dentelles noires hautes de 3 centimètres, disposées à plat sur les bords et les coutures du mantelet. Nous

d'un soleil de printemps, permette la promenade au bois, le manteau garni de fourrure fait place à l'écharpe ou au petit collet en velours brodé. Ces confections se garnissent de hauts volants en dentelle et en guipure. Nous en avons vu de merveilleuses chez *Violard*, disposées à cet effet et dignes tout-à-fait, par la beauté de leurs dessins, de la réputation de cet habile fabricant.

La maison *Lhopiteau* (ci-devant *Popelin-Ducarre*), vient de créer, pour demi-saison, plusieurs gracieuses nouveautés parmi lesquelles nous citerons:

La *czarine*, petit collet double, en moire, formant légèrement le mantelet par devant. Cette confection est ornée d'une passementerie

osons, sans crainte de nous tromper, prédire un grand succès à l'archi-duchesse : cette confection sera, bien certainement, adoptée par toutes les femmes vraiment élégantes et distinguées.

La vogue est toujours aux robes montantes. C'est la forme que préfère madame *Thierry* : sauf quelques robes de taffetas à disposition Pompadour qui s'accrochent d'un corsage décolleté carrément, presque toutes celles que fait madame *Thierry* sont à corsage montant.

Nous avons remarqué chez madame *Thierry* une nouvelle manche très gracieuse. Elle est à peu près plate, et froncée en travers dans toute sa longueur. Ces fronces sont maintenues, de distance en distance, par un poignet très étroit soit en pareil, soit en passementerie : la manche se termine par un double volant. Rien n'est plus joli, surtout pour les robes de taffetas. Les basques conservent leur vogue et la conserveront encore cet été, nous en sommes persuadé ; mais la première condition pour qu'une basque aille bien, c'est la perfection du corsage, et c'est là un des grands talents de madame *Thierry*. Cette habile couturière excelle aussi dans l'art d'assortir les ornements d'une robe à l'âge et à la physionomie de la personne à laquelle elle est destinée. C'est un mérite fort apprécié par l'élégante et nombreuse clientèle de madame *Thierry* ; aussi s'en rapporte-t-on toujours à son goût sûr et éprouvé pour l'ornementation d'une robe.

La mode des robes plates et montantes exige un corset d'une grande perfection. C'est pourquoi nous recommandons à nos lectrices ceux de madame *Hippolyte*, brevetée de l'Impératrice. Ses corsets se distinguent autant par l'élégance de la coupe que par le fini du travail.

Rien de nouveau quant aux chapeaux de demi-saison, mais voici une grande surprise que nous préparent les premiers beaux jours du printemps.

Nous avons dit un mot d'un brevet que vient d'obtenir la maison *Plé-Horain*. Révétons aujourd'hui l'objet de ce brevet, tel que madame *Plé-Horain* a bien voulu nous le confier.

L'ALOËS, l'ABACA, le MANILLE, enfin tous les fils que l'on appelle commercialement *soie végétale* ont obtenu, sous l'influence d'une manutention particulière, toute la souplesse de la soie. De ces fils, madame *Plé-Horain* a confectionné des chapeaux en points à l'aiguille qui comportent tous les dessins imaginables en broderies à jours.

Ces points, qui forment un tissu tout à la fois flexible, fort, et surtout d'une légèreté merveilleuse, remplacent avec un notable avantage le

crin et la paille les plus solides. Aucun autre fil étranger n'entre dans cette fabrication. A l'aide de la même matière, pure de toute espèce d'alliage, madame *Plé-Horain* est parvenue à surmonter les difficultés de la fabrication de la dentelle : son brevet lui assure la propriété de cette invention pour quinze années.

Avec cette dentelle, qui brave la rivalité de tous les *Chantilly* possibles, madame *Plé-Horain* façonne des chapeaux qui laissent bien loin derrière eux tout ce qui s'est fait en fantaisie de paille ou de crin. Nous avons vu une demi-voilette et une *barbe* qu'il nous a fallu regarder de très près pour nous assurer que ce n'était pas de la soie.

L'immense avantage de ces articles, c'est qu'ils ne redoutent point l'épreuve d'un blanchissage répété aussi fréquemment qu'on le voudra ; qu'ils peuvent subir toutes les transformations exigées par la mode, et supporter toutes les teintures. Souplesse, grâce, élégance, solidité et nouveauté, telles sont, en quelques mots, les qualités par lesquelles se distingue l'invention de madame *Plé-Horain*.

Les chapeaux de paille unie ou très peu ornée, ceux de crin et de paille, ceux entièrement en crin, et ceux enfin composés de divers éléments de paille avec agréments, trouvent chacun leur emploi dans la mode. Mais la forme qui atteint le plus la perfection, est celle des chapeaux petits, à calotte fuyante, à bandeau de calotte bombé sur la tête et dont la passe avance du haut en Marie-Stuart et s'évase des joues. Ces chapeaux, quand ils sont garnis avec intelligence, sont d'un effet charmant.

Avec le printemps qui s'approche, va renaître le règne des fleurs. Madame *Perrot* prépare, pour cette riante saison, toute une collection de ces charmants produits d'un art qui fait à la nature une sérieuse concurrence.

On fait, pour le moment, beaucoup de cols, de berthes, de petites pèlerines en broderie et dentelle ornées de ruban, pour mettre soit avec des robes montantes, soit avec des robes ouvertes. Le salon consacré à la lingerie dans l'ancienne maison *Popelin-Ducarre*, maintenant maison *Lhopiteau*, offre de charmants modèles qu'il est impossible de décrire, mais qui sont d'une grâce et d'un goût exquis, comme toutes les créations de cette maison.

Le même éloge peut s'appliquer aux produits de la maison *Chappron*. Ses mouchoirs *Eugénie*, *Valentine*, son mouchoir *printemps* obtiennent les honneurs de la vogue et lui méritent les suffrages de l'aristocratie féminine, dont *Chappron* est le fournisseur favori.

La cour et la ville (ancien style) ont pris

vieux, et je crois que si un bon parti se présentait, il faudrait l'accepter.

— Est-ce qu'il se présente quelqu'un ?

— Je ne dis pas, mais on pourrait voir, tenter.

— Et qu'appellez-vous un bon parti ?

— J'appelle un bon parti, un honnête jeune homme, ayant une profession honorable, bon, doux, aimant, appliqué au travail, et devant qui s'ouvrirait un bel avenir. Je ne demanderais pas qu'il fût riche, nous ne le sommes pas nous-mêmes, mais je voudrais en lui mieux que de la richesse, de l'honneur, de la vertu et du talent.

— Il me semble, en ce cas, qu'il est tout trouvé.

— C'est aussi mon opinion, et pour peu que nous le voulions, l'affaire ne serait pas difficile à arranger.

— Mais Marie, avez-vous consulté son cœur ? consent-elle ?

— Elle feint avec lui beaucoup de retenue, et c'est d'une fille bien élevée ; mais je crois qu'au fond, depuis le fameux jour du combat sous nos fenêtres, elle n'est pas restée insensible à l'admiration muette du jeune artiste.

— C'est aussi ce que j'ai pensé quelquefois, fit l'employé en se frottant les mains.

— Je n'ai pas encore sondé le cœur de Marie, poursuivit la mère, parce que je ne voulais pas éveiller chez elle des idées qu'il eût fallu peut-être combattre ensuite ; mais maintenant que vous êtes d'accord avec moi, je ne vois aucun empêchement à ce que je sollicite ses confidences, pendant que vous-même vous verrez à vous assurer des intentions du jeune homme.

— Je le veux bien. C'est aujourd'hui lundi ; je sortirai une heure plus tôt du ministère et j'irai causer de cela avec lui, dans son atelier. Si je l'emmenais dîner avec nous ?

— C'est une bonne idée, et justement nous avons reçu des perdreaux du cousin Borniche ; je les mettrai à la broche.

Toutes choses ainsi convenues, l'employé prit son chapeau, sa canne et ses lunettes, pour s'acheminer vers la rue de Grenelle. A peine était-il au bout de la rue, que Valdroche se présenta à la maison.

Du plus loin qu'elle l'aperçut, la mère de Marie lui cria avec un sourire narquois sur les lèvres :

— Ah ! ah ! vous voilà donc, monsieur Valdroche ! Est-ce que vous venez pour achever votre chef-d'œuvre ?

— Achever ! fit celui-ci avec étonnement. Est-ce qu'il n'est pas fini ?

— Ma foi non ; il a l'air tout au plus d'être ébauché. Ah ! si vous croyez remporter la palme sur M. Matthieu avec une peinture pareille, vous êtes dans l'erreur, mon cher monsieur Valdroche.

— Est-ce que vous ne le trouvez pas ressemblant ?

— Oh ! très ressemblant ; sauf le nez, la bouche, les yeux, le front, les cheveux et les épaules, tout le reste ressemble à merveille.

— Et alors, suivant votre avis, il n'y aurait à refaire que les épaules, les cheveux, le front, les yeux, la bouche et le nez, une bagatelle enfin. Mais vous m'accorderez au moins que le fauteuil est ressemblant.

— Pour le fauteuil, soit.

— Qu'à cela ne tienne, je vais recommencer le reste.

Et d'un coup de brosse il barbouilla le portrait tout entier.

— Eh bien, madame, reprit-il, qu'en dites-vous maintenant ?

— Oh ! maintenant je le trouve délicieux.

— Quand mademoiselle Marie pourra-t-elle reprendre ses séances ?

— Reprendre ses séances ! Pourquoi faire ?

— Eh, parbleu ! pour refaire le portrait.

— Vous avez essayé, vous n'avez pas réussi ; vous venez de le reconnaître vous-même en détruisant votre ouvrage. Tout est dit, et je ne voudrais pas vous donner une peine inutile.

Valdroche se mordit les lèvres. Il commençait à comprendre qu'il était éconduit. Cependant il s'efforça de dissimuler et de faire bonne contenance.

— Ce que vous appelez une peine pour moi, dit-il, est un véritable plaisir, et peut-être serai-je plus heureux une seconde fois.

— C'est beaucoup vous flatter.

La bonne dame avait résolu de pousser la

vanité de Valdroche jusque dans ses derniers retranchements.

— Vous ne pouvez cependant refuser une revanche à mes pauvres pinceaux. Vous savez qu'il s'agit d'une lutte sérieuse entre Matthieu et moi. Il ne serait pas généreux de votre part de me priver des moyens de me défendre.

— Que savez-vous si ce n'est point pour vous épargner une défaite ?

Valdroche bondit ; la patience commençait à lui échapper.

— Je suis certain, murmura-t-il en appelant sur ses lèvres un sourire qui ressemblait fort à une grimace, que monsieur votre mari se montrerait plus indulgent pour moi.

— Vous vous trompez, monsieur Valdroche, mon mari, bien qu'il trouvât que ce portrait était assez bien ébauché, est sur tous les autres points parfaitement d'accord avec moi ; sur tous les autres points, entendez-vous, monsieur Valdroche ?

— Je comprends fort bien, madame, mais je ne l'aurais pas cru.

— Il faut pourtant que vous vous prépariez à le croire, car la preuve ne tardera pas à vous en être administrée.

— C'est bien, madame, je l'attendrai.

L'artiste, piqué au vif, le visage empourpré et les mains tremblantes de colère, ramassa ses pinceaux, prit sa boîte à couleurs, la toile où était peinte la tête à demi effacée de mademoiselle Marie, et la montrant à sa mère :

— Mais vous avez oublié, reprit-il en montrant le tableau, que c'était votre fille qui devait être juge, et son jugement n'est pas encore rendu.

Madame Villeneuve sentit la menace et comprit qu'elle devait être attentive. Cependant elle se sentit soulagée quand il fut parti. Il lui paraissait difficile qu'il osât remettre le pied dans la maison, et pour le surplus, elle saurait y veiller. Dans la journée, Matthieu vint chez elle.

— L'excellente occasion, pensa-t-elle, pour sonder le cœur du jeune homme et pour l'inviter au dîner de famille. Quand mon mari ira le voir, il trouvera la besogne faite.

Matthieu, en entrant, salua avec respect la maîtresse du logis, tourna un regard soumis

et fervent vers son idole, qui avait en ce moment une chaise de paille pour piédestal, et pour insignes de sa divinité dans les mains des tringles de petits rideaux qu'elle ajustait aux fenêtres. Sa mère lui avait dit qu'elle attendait du monde à dîner, et qu'il fallait que tout fût propre et bien rangé. Entre les doigts de la jeune fille, ces rideaux de simple mousseline parurent à Matthieu ceux du ciel. Marie répondit à son acte d'adoration par un doux et frais sourire, et elle reprit sa besogne sans façon.

— Eh bien ! monsieur Matthieu, dit la mère, vous venez sans doute voir le chef-d'œuvre de votre ami. Oh ! soyez tranquille, celui-là ne vous empêchera pas de dormir.

— Comment ! est-ce qu'il n'est pas terminé ? dit naïvement l'artiste. Il me l'avait pourtant dit hier.

— Oh ! oui, il est terminé, et même mieux que cela, il est effacé.

— Comment cela ? un accident !

— Eh ! non ; l'auteur l'a trouvé si mauvais, qu'il a passé l'éponge dessus.

— Est-il possible ! s'écria Matthieu avec un accent de surprise qui témoignait de sa candeur. Il m'avait pourtant assuré hier qu'il était fort content de son travail, et qu'après quelques retouches dans les détails, il me le montrerait. Je croyais même le trouver ici, et c'est pour cela que j'ai osé...

— Venir nous voir, n'est-ce pas ? Comme s'il était besoin de la présence de M. Valdroche en cette maison pour qu'il vous soit permis d'en franchir le seuil ! Valdroche ne vous a donc point encore guéri de vos timidités, lui qui en a si peu, et qui pourrait poser pour l'impertinence, si on élevait jamais des statues à cette personne de mauvaise compagnie. Ah ! quel malheur que vous n'ayez pas vu la belle figure qu'il avait donnée à notre Marie !

— Ma mère ! fit celle-ci.

— Allons, ne vas-tu pas prendre sa défense ? tu es trop bonne, car vraiment tu n'étais pas belle dans ton portrait.

— Mais je vous assure, maman, qu'il était très ressemblant, et traité, comme dit papa, avec beaucoup de vigueur.

— Valdroche a le pinceau plein de verve,





LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffure de R. Shopiteau aux^{tes} maitres Popelin Ducarre Chapeau d'Alexandrine.
 Fleurs de S. Soret Petit & Co. Corsage de M^{lle} Clémence. Dentelles de G. Violard.
 Parfums de Segraud fournisseur. Breveté de S. M. l'Empereur et des Cours Étrangères.

...vivement Mathieu, et
...de lui, je n'ai qu'un
...
...-J'ai vu ces choses M
...de l'air à ce barbe
...-Bon, madame, qu'il es
...qu'il est en règle, et il s'aba
...l'espérance du moment.
...-J'ai vu l'aspect de l'inspirat
...je n'ai qu'il vous ait, ces yeux
...vous l'avez, les choses en désord
...-Moi qui regrette qu'il
...à peine, vous auriez vu quel
...à moi fait, après du votre sur
...-Je que mademoiselle est cont
...ne peut porter que j'ai fait d'ail
...à l'écouter d'une voix tremblante.
...-Oh, non, il n'est-ri.
...-Et, il vous-elle mieux que
...d'habitude ?
...-Je n'ai question vous faites-
...en, elle qu'elle percent être
...
...-Comme, je n'ai bien aise d'av
...l'espérance de mademoiselle Marie
...-En vérité, est la même que la m
...à l'écouter, mademoiselle ?
...-Un coup d'œil sur à nous
...à vous, celle de M. Valroche n'ét
...
...-Et que s'il n'est pas qu'elle de vo
...à l'écouter que ce portrait ét
...
...-Et n'est pas précisément la ce
...à l'écouter, je n'ai vraiment savoir
...à l'écouter, je n'ai vraiment le mien trop in
...
...-Non, non, non, j'en ai - et
...à l'écouter que vos rires sont
...à l'écouter, non, non, que nous
...à l'écouter.
...à l'écouter, de l'écouter d'éc
...à l'écouter l'espérance dont elle était l
...à l'écouter, je n'ai regard sur la por
...à l'écouter de vous de disparaître ; ce
...à l'écouter par la mère.
...-Et bien, dit-elle, qu'examinez-vo
...à l'écouter d'habitude ? Quand Marie
...à l'écouter que lever les yeux s

fit observer sérieusement Matthieu, et s'il avait la patience de finir, je crois qu'il deviendrait un excellent peintre.

— Comment ! vous aussi monsieur Matthieu, vous reconnaissez du talent à ce barbouilleur !

— Soyez certaine, madame, qu'il en a beaucoup ; mais il n'est pas réglé, et il s'abandonne trop à l'inspiration du moment.

— Quoi ! vous appelez de l'inspiration ces joues noires qu'il vous fait, ces yeux creux qu'il vous donne, ces cheveux en désordre dont il vous coiffe ? Oh ! que je regrette qu'il ait emporté sa peinture, vous auriez vu quelle caricature il avait faite, auprès du vôtre surtout.

— Est-ce que mademoiselle est contente du pauvre petit portrait que j'ai fait d'elle ? demanda l'artiste d'une voix tremblante.

— Très contente, fit celle-ci.

— Mais... le trouve-t-elle mieux que celui... de M. Valdroche ?

— Quelle sotte question vous faites-là ? dit la mère, est-ce qu'ils peuvent être comparés ?

— Cependant, je serai bien aise d'avoir sur ce sujet l'opinion de mademoiselle Marie.

— Son opinion est la même que la mienne, n'est-il pas vrai, mademoiselle ?

— J'ai beaucoup d'embarras à vous répondre, maman ; celui de M. Valdroche n'était pas fini.

— C'est par délicatesse qu'elle ne vous dit pas tout franchement que ce portrait était détestable.

— Ce n'est pas précisément là ce que je demande ; je voudrais seulement savoir si mademoiselle ne trouve pas le mien trop inférieur au sien.

— Vous êtes fou, mon jeune ami ; et vous, Marie, maintenant que vos rideaux sont mis, allez vous coiffer ; vous savez que nous attendons du monde.

La jeune fille disparut, heureuse d'échapper à l'espèce d'inquisition dont elle était l'objet. Matthieu jeta un long regard sur la porte par laquelle elle venait de disparaître ; ce mouvement était observé par la mère.

— Eh bien, dit-elle, qu'examinez-vous donc là avec tant d'attention ? Quand Marie est présente vous n'osez pas lever les yeux sur elle

et quand elle sort, vous ne les détachez plus de la porte pour voir quand elle reviendra.

Le jeune homme se sentit rougir jusque dans le blanc des yeux.

— Mais non... vous vous trompez... ba-butia-t-il.

— Le regard d'une mère ne s'y trompe pas ainsi, et son cœur encore moins ; croyez-vous donc que je suis aveugle ?

— Mais je vous assure, madame...

— Oh ! que vous êtes dissimulé ! laissez-moi donc voir ce que je vois, croire ce que je crois, et projeter ce que je veux. Marie est belle, douce, raisonnable, qui le sait mieux que moi ? et vous n'êtes pas le seul à vous en être aperçu.

Le jeune homme poussa un profond et triste soupir.

— Mais rassurez-vous, continua madame Villeneuve, vous avez des amis dans la place. Il faut avoir en soi un peu plus de confiance que vous n'en avez.

— Oh ! madame, que vos paroles sont bonnes et qu'elles me comblent de joie, s'écria l'artiste.

— Bien, voilà déjà un bon sentiment, de la reconnaissance, il faut y joindre maintenant un peu de volonté, un peu de persévérance et même un peu d'adresse. Montrez-vous moins timide avec mon mari ; il est bon, mais il aime qu'on le traite avec une certaine familiarité et que pourtant on respecte ses goûts, ou, si vous aimez mieux, ses préjugés. Tâchez de lui plaire, et le reste ira bien. Il est déjà prévenu en votre faveur, et, pas plus loin qu'aujourd'hui, il doit aller vous inviter à venir dîner avec nous sans façon, en famille, et puisque je vous vois avant lui, je vous fais part de notre invitation. Vous viendrez, n'est-ce pas ?

— Tant de bontés ?...

— Je vous demande si vous viendrez ?

— Un si grand bonheur pour moi !...

— Vous m'impatientez. Oui ou non, viendrez-vous ?

— Je viendrai.

— Mon mari doit, au sortir de son bureau, vous aller visiter ; mais puisque la commission est faite, ne vous étonnez pas de ne pas le voir, c'est que je l'aurai arrêté au passage. Le

pauvre cher homme n'aime pas beaucoup à se déranger. Donc, à tantôt ?

— A tantôt, répéta Matthieu en se retirant.

Comme il passait sous la fenêtre de Marie, il aperçut la tête de la jeune fille à travers les fleurs. Il la salua avec son respect ordinaire, et celle-ci répondit à son salut par un petit signe de tête encourageant et familier.

IV.

Le jeune homme rentra à son atelier. Il en eut jusqu'à l'heure du dîner à réfléchir sur les étranges choses qu'il venait d'entendre, et à songer au bonheur qui lui était promis. Il n'en pouvait croire ni ses oreilles, ni son esprit. Il se demandait s'il n'était pas le jouet d'une folle illusion, s'il avait bien entendu, s'il ne s'était pas mépris sur le sens des paroles de la bonne dame, et à force de se poser ces questions et d'y répondre par des doutes, il finit par se persuader que les avances qui lui étaient faites n'avaient point le caractère qu'il leur avait d'abord attribué, et qu'il avait été dupe de ses propres aspirations. D'ailleurs, Marie lui avait-elle jamais témoigné une si grande bienveillance qu'il dût s'en croire préféré ? N'avait-elle pas les mêmes attentions pour Valdroche, et Valdroche était beau, bien tourné, habile à parler aux femmes, tandis que lui, pauvre Matthieu, il ne pouvait se faire aucune illusion, il était laid, maladroit et timide, le plus grand défaut que les femmes puissent reprocher aux hommes. Toutes réflexions faites, il crut devoir rester sur la réserve et attendre du bon vouloir de mademoiselle Marie une preuve plus claire et plus authentique d'un bonheur trop inespéré.

Ces humbles pensées n'étaient pas celles qui hantaient en ce moment l'esprit de Valdroche. Bien qu'il lui fût difficile de se méprendre sur les intentions hostiles de madame Villeneuve, il était loin de se considérer comme battu. Au contraire, sa vanité se trouvait flattée de la crainte qu'il semblait inspirer, et puisqu'on prenait un si grand ombrage de sa personne, c'est que l'on redoutait son influence sur le cœur de la demoiselle. De là à croire fermement

qu'elle était éprise de lui, la transition parut douce à Valdroche, et il se laissa bientôt entraîner sur cette pente facile.

Tout en rêvant ainsi, il avait enlevé, le mieux qu'il avait pu, la couche de couleur dont il avait revêtu le visage de la jeune fille dans son mouvement de dépit. Heureusement pour lui, le portrait était déjà à peu près sec, et il se montra bientôt sans grand dommage sous l'éponge de l'artiste. Assurément cette peinture n'était pas une merveille, mais avec du travail on aurait pu la rendre bonne. Valdroche parut être lui-même de cet avis, car il prit machinalement son pinceau d'une main, sa palette de l'autre, et commença à battre en brèche les défauts les plus saillants. Chemin faisant il en apercevait d'autres qu'il tentait également de faire disparaître, et, pour la première fois de sa vie peut-être, il concentra sur un tableau, pendant plus de quatre heures consécutives, toutes les ressources de son intelligence et tous les efforts de sa volonté.

Cette étude sérieuse, sans précédent jusqu'à dans sa vie, aurait duré plus longtemps encore, si au plus fort de son travail, un coup sec frappé à la porte de son atelier ne lui eût annoncé un visiteur. Un moment il eut la pensée de ne pas ouvrir, mais le coup sec s'étant reproduit, il cria de sa voix de Stantor :

— On y va, on y va.

Mais avant d'introduire l'importun dans l'atelier, Valdroche eut une pensée délicate, celle de faire disparaître le portrait de la jeune fille et de le cacher derrière une montagne de toiles ébauchées. Les yeux profanes ne devaient pas se poser sur cette divinité. Dans toute son existence, Valdroche n'aurait pas pu compter deux actes de pareille délicatesse. Quel ne fut pas son étonnement lorsqu'en ouvrant la porte il se trouva en face du père de Marie !

— Comment, monsieur Villeneuve, c'est vous ? s'écria-t-il stupéfait.

— Mais certainement c'est moi, mon jeune ami, quelle surprise est la vôtre !

— En effet, je ne m'attendais pas à l'honneur...

— Laissons l'honneur tranquille et donnez-moi un siège, car je ne suis pas accoutumé à monter.

m'arrêter pour me remettre de l'impression de joie que je ressentis en l'apercevant. Puis m'approchant doucement de lui et le prenant par le bras : — Eh bien ! lui dis je, que faites-vous donc ici ?

— Et vous ? fit-il sans se retourner.

— Oh ! moi, c'est différent, je passais.

— Vous passiez ! et moi j'étais arrêté ; bonsoir.

Je ne lâchais pas prise, mais il était plus fort que moi et me secouait rudement. Je vis bien que je ne serais pas le maître, et que si j'avais le malheur de lui laisser entrevoir mes préoccupations en insistant davantage, je ne ferais que hâter un dénouement que je venais pour conjurer. Dans la lutte j'avais senti l'arme placée sur sa poitrine, dans la poche de son paletot ; mon plan fut aussitôt arrêté.

— Allons, lui dis-je en souriant, je vois bien que c'est vous maintenant qui êtes devenu un ours, un mauvais camarade, comme vous m'appeliez autrefois. Allez donc rêvasser tout seul et tout à votre aise ; peut-être feriez-vous mieux pourtant de venir avec moi chez madame Villeneuve.

— Elle m'a évincé, répondit-il tristement.

— Qu'est-ce que cela fait ? avec moi vous serez le bien venu.

— Avec vous ! murmura-t-il d'un accent amer ; c'est juste, je puis me représenter sous votre protection, certain d'être bien accueilli ; n'êtes-vous pas le favori ?

— Valdroche, m'écriai-je, il n'y a pas ici de favori, il y a un camarade qui veut vous être bon à quelque chose.

— C'est inutile, je n'ai besoin de rien ni de personne.

— Il y a des moments dans la vie où il est bon de rencontrer une main amie.

— Des amis, je n'en ai pas, je n'en veux pas avoir. J'ai mené la vie comme j'ai voulu ; j'ai semé ma gaieté aux quatre vents du ciel, et maintenant que je n'en ai plus, j'entends qu'on me laisse tout seul maître de mes actions et de mes destinées.

— Valdroche, répliquai-je, véritablement ému par l'accent profond dont ces paroles furent prononcées, vous êtes injuste envers moi ; quel mal vous ai-je donc fait ?

— Volontairement, aucun ; moi, au contraire, j'ai eu l'intention de vous en faire, je vous ai détesté, je vous ai maudit, je vous maudis et vous déteste encore.

— Qu'importe ! je veux venir à votre aide. Vous nourrissez des projets sinistres.

Il se planta devant moi, les bras croisés et me regardant entre les deux yeux :

— Monsieur Matthieu, me dit-il, je vous hais, je vous abhorre ; laissez-moi faire ce que j'ai à faire, et n'oubliez plus sur mon passage.

Et parlant ainsi il tourna sur les talons et s'achemina, d'un pas délibéré, vers la grille du côté de l'Odéon.

Arrêter le premier gardien, lui conter en deux mots l'histoire, fut pour moi l'affaire d'une minute. Un signe fut fait à la sentinelle, et quand Valdroche arriva à la grille il trouva une baïonnette croisée sur sa poitrine.

Valdroche fut aussitôt entouré de soldats qui le conduisirent au poste. Là, sur mes indications, on le fouilla, et l'on trouva sur lui l'arme chargée dont il comptait faire usage. C'était plus qu'il n'en fallait pour constituer un délit et pour faire maintenir son arrestation. J'espérais ainsi gagner du temps, et en ces sortes de circonstances le temps est le meilleur médecin des plaies du cœur.

Je m'attendais à voir Valdroche écumer de rage entre les mains des militaires, et me jeter toutes les injures de son vocabulaire au visage ; erreur, il affecta un calme inébranlable, et dès qu'il m'aperçut il me dit : — Bien joué, Matthieu ; pour un ingénu le tour ne manque pas d'habileté.

Quand je vis mon homme en sûreté, je me hâtai de retourner dans la rue de l'Ouest ; j'y étais attendu avec une vive impatience. Je racontai l'aventure, et je reçus, tant de la mère que de la fille, bon nombre de gracieux compliments.

— Vous n'êtes donc pas jaloux ? me demanda celle-ci en souriant.

— De Valdroche ! non, répondis-je.

— Et... d'un autre ? reprit-elle.

— En ai-je le droit ? répliquai-je.

Elle baissa le front sur sa tapisserie et murmura ces mots qui ne s'effaceront plus de mes souvenirs :

— C'est à vous de le savoir.

Je restai comme étourdi et frappé de vertige ; la tête me tournait, mes jambes chancelaient ; je fus obligé de m'asseoir pour ne pas succomber sous le poids de mon bonheur. C'était une ivresse, une extase, une folie. Pendant plus de dix minutes il me fut impossible de prononcer une parole ; mais vous connaissez ma nature, mon ami, vous savez quelle maudite timidité paralyse toutes mes facultés, quelle terrible défiance j'ai de moi-même. Les mots échappés aux lèvres de Marie me parurent bientôt trop ambigus, et je tins aussitôt le sens que je leur avais prêté pour invraisemblable.

Quand j'eus recouvré les forces nécessaires

pour pousser plus loin ma reconnaissance, l'ennemi avait disparu, et je me trouvai seul avec madame Villeneuve, qui me regardait du coin de l'œil et d'un air narquois tout en faisant une reprise dans une colerette.

— Matthieu, me dit-elle avec un petit mouvement de tête qui a dû être fort coquet autrefois, Matthieu, savez-vous ce que vous êtes ?

J'attendis l'épithète sans sourciller.

— Vous êtes un imbécile, ajouta-t-elle.

Je trouvai la chose si naturellement vraie que je ne songeai même pas à demander pourquoi ; et pourtant si j'étais imbécile, c'était pour n'avoir pas saisi l'occasion qu'on venait de m'offrir de sonder, plus avant que je n'avais pu le faire jusqu'alors, un cœur dont j'aurais voulu savoir tous les secrets.

Le cœur d'une jeune fille, mon ami, — je commence seulement à le comprendre, — c'est un mystère impénétrable, un prodige d'élasticité et de caprice ; il vous a de ces métamorphoses subites qui vous étonnent, de ces retours soudains qui vous étourdissent. — Marie aurait-elle enfin oublié celui qui avait tant de titres pour être aimé longtemps ? aurait-elle triomphé de sa passion à force de raison et de volonté ? aurait-elle été enfin touchée par ma tendresse dévouée, par mon abnégation absolue ? je n'en sais rien encore, et je ne sais pas même si je le désire. Il me semble que je lui en voudrais de vous oublier si vite, et que je l'estimerais moins de m'aimer tout à fait ; et comme je ne puis me résoudre ni à l'une ni à l'autre de ces alternatives, je prends un milieu qui convient mieux à mon tempérament et qui cadre mieux avec ma modestie. Marie ne vous a pas encore oublié, mais elle y parviendra à la longue ; Marie n'éprouve pas pour moi ce sentiment vif et ardent qu'on appelle amour, mais elle me porte cet intérêt calme et durable que je serais trop heureux de saluer du nom d'affection. Je me plaignais encore au commencement de cette lettre, je ne me plains plus ; chemin faisant la confiance m'est venue, et à l'heure où je clos ce trop long grimoire, je me surprends presque sûr de moi ; je crois que si Marie était là, je lui sauterais au cou en l'appelant ma femme ; mais elle n'est pas là, et pour la voir il faut traverser la rue. En route mon courage s'évanouira, et quand je la verrai je tremblerai comme hier, comme toujours.

Ne vous inquiétez pas trop du sort de Valdroche ; l'insensé en sera quitte pour une légère amende que nous paierons, et pour quel-

ques jours de prison qui lui donneront le temps de réfléchir.

Je l'ai appelé insensé, je crois ; et que suis-je donc, moi ?

J.-B. MATTHIEU.

La lecture de cette lettre produisit un singulier effet sur l'esprit de M. de Chaleilles ; au lieu de se réjouir du succès que semblaient obtenir les plans qu'il avait conçus, et de prendre sa part de joie dans le bonheur qui se préparait pour son ami, il en fut comme affligé, et sentit la main de la contrainte s'appuyer sur son cœur ; au lieu de répondre immédiatement, et par un épanchement analogue à celui de Matthieu, ce qu'il n'aurait pas manqué de faire quelques semaines auparavant, il se donna le prétexte de la chaleur pour remettre sa réponse au lendemain. Le lendemain, autre excellente raison pour ajourner encore. Puis arriva le jour où il devait partir pour les ruines de Thèbes ; le moyen d'écrire au moment où l'on va faire un si pénible voyage ! Au retour, on sera mieux inspiré, et d'ailleurs on aura vu tant de choses qu'il faudra raconter !

M. de Chaleilles partit donc pour Thèbes, emportant avec lui ce malaise de l'âme qui l'avait pris tout à coup et dont les incidents du voyage devaient, croyait-il, le débarrasser.

Malheureusement M. de Chaleilles avait emporté la lettre de Matthieu, et au lieu de contempler à sa droite les pyramides de Gyseh et la plaine où fut Memphis, il s'était assis, pour la relire, près du gouvernail de la djerme qu'il montait. Quel attrait et quel plaisir trouvait-il donc à rassasier son esprit et ses yeux de ces lignes qui avaient porté dans son âme un trouble inexplicable ? Ce plaisir amer que ressent l'homme blessé à mettre le doigt sur sa blessure, cet attrait singulier qui l'attire vers l'abîme.

Sous l'empire de ses préoccupations nouvelles, M. de Chaleilles vit Thèbes comme le premier touriste venu, sans y prendre grand intérêt. Il n'admira ni les pylônes de Louqsor, ni la salle hypostyle de Karnac, et revint au Caire fort peu édifié sur le sens des hiéroglyphes, mais en proie aux mêmes agitations qu'au départ.

Au Caire il trouva une nouvelle lettre de Matthieu.

A. DE BERNARD.

(Revue Contemporaine.)

(La fin prochainement.)

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.